

La pensée désarçonnée
Les désarçonnés, de Pascal Quignard, Grasset, 338 p.

Guillaume Asselin

Numéro 246, automne 2013

Actualité de *Parti pris*

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70154ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Asselin, G. (2013). Compte rendu de [La pensée désarçonnée / *Les désarçonnés*, de Pascal Quignard, Grasset, 338 p.] *Spirale*, (246), 66–67.

La pensée désarçonnée

PAR GUILLAUME ASSELIN

LES DÉSARÇONNÉS
de Pascal Quignard
Grasset, 338 p.

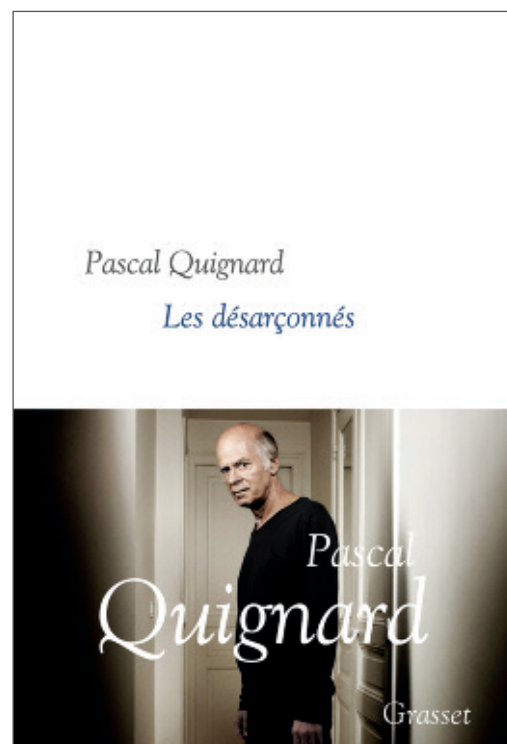
On sait comment un choc ou une chute a quelques fois marqué un tournant capital dans la vie de certains penseurs et écrivains — comme si la pensée se voyait renversée en même temps que le corps, plus profondément bouleversée même que la chair qui la porte. C'est Rousseau qui, fauché par un molosse sur le chemin de Ménéilmontant le 24 octobre 1776, perd connaissance pour ne s'éveiller que la nuit venue, empli de l'étrange sentiment d'avoir été jeté *hors de lui-même*. Il lui semble, pendant quelques instants, avoir perdu le sentiment de son individualité et ne plus faire qu'un avec la verdure et la voûte étoilée déployée au-dessus de sa tête. Momentanément amputé de sa mémoire, tout entier au présent, il a l'impression, en cet instant de béatitude, de (re)naître à la vie. C'est Montaigne qui, tombant de cheval, a le sentiment de revenir d'entre les morts et d'avoir fait l'expérience de ce dont l'humain ne peut normalement faire l'expérience. C'est Paul qui, sur la route de Damas, vide les étrières au moment où une lueur céleste l'enveloppe et l'éblouit. Des écailles tombent de ses yeux. Il voit le néant — l'extraordinaire néant de Dieu. Il vivra, mangera et boira désormais sous un nouveau nom, marchera dans une nouvelle lumière. De la même façon qu'il avait noyauté sa méditation autour de l'image de *la barque silencieuse* dans le tome précédent, Pascal Quignard organise ce septième appendice de son *Dernier royaume* autour des grands désarçonnés de l'histoire et de la métamorphose radicale qui accompagne l'événement de leur chute.

TOMBER DANS L'ORIGINE

Un accident, un amour, une maladie, une émotion forte, un malheur — toutes expressions de l'imprévu, de l'imprévisible

surgissant — rompt brusquement la trame des jours, déchire le réseau des habitudes, fait basculer le monde et la vision que l'on en avait jusque-là. « *Tout à coup quelque chose désarçonne l'âme dans le corps* ». Le cours de notre vie s'en trouve si fortement chamboulé, si profondément bousculé, que l'on se voit soudain privé de repères, exilé de soi, des autres — comme naufragé sur l'autre rive du réel, amputé de tout expédient, privé de tout recours. C'est ce que Quignard appelle « *la situation renversante* », qui désigne « *l'instant où commence le voyage chamanique* ». La perte de connaissance ouvre, chaque fois, sur la possibilité et la chance d'une re-naissance, nous introduit à un tout nouveau monde que la connaissance que l'on croyait en avoir jusqu'à ce moment nous voilait. « *S'ajoute à la vie vécue jusqu'à sa limite, une vie neuve. Montaigne cite alors Lucrèce : "Nul ne se réveille s'il n'a senti une fois le froid de la mort s'infiltrer dans ses veines"* ».

Relatant l'accident de Rousseau survenu sur le chemin de Ménéilmontant, un de ses commentateurs note qu'« *il tombe dans l'origine* » (Laurent Jenny, cité par Quignard). C'est une des premières images connues de l'humanité : sur le mur d'une grotte, un chaman à tête de rapace verse en arrière, le sexe érigé, terrassé par un buffle ou un bison. C'est aussi le début de l'histoire de France : désarçonné, agonisant, le comte Roland souffle si fort dans son cor que sa bouche s'emplit de sang.



Frôlant la mort, voisinant la perte, chacun se voit mystérieusement replongé dans le « *sans expérience* » de la naissance. Soudainement libéré de soi, affranchi du joug de l'identité, l'on peut enfin, si l'on sait se saisir de l'occasion, redevenir neuf, retrouver « *le chemin de l'origine* » qui mène en amont de toute servitude. Rejoindre le vide, le nu, le noir, la nuit — « *le fond nocturne et explosif* » qui soutend la création, vie autant qu'invention. Qu'est-ce que tomber dans l'origine ? C'est retrouver « *l'inconnu à sa source* », « *l'inventivité à l'état brut, brutal, libre, physique. La fois sans autrefois* ». Qu'est-ce que créer ? C'est « *repasser par l'irruption pour refaire irruption* », coïncider avec « *l'éruptivité même* ».

NÉKHUIIA

Saint Paul, Abélard, d'Aubigné, Montaigne, Pétrarque et les autres ne se mettent à écrire que parce qu'ils ont traversé vivants la destruction et se sont trouvés *augmentés* de ce qu'ils ont *perdu* en franchissant la frontière — la conscience-écran, le masque de l'identité, le chemin de vie tout tracé. C'est cela la mort initiatique, c'est cela être *désarçonné* : être dépouillé de tous ses titres et de tous ses attributs de façon à pouvoir redevenir « *pur Découvrir* ». L'enfer où descendent Orphée, Gilgamesh, Ulysse, Jésus, Dante et tous les explorateurs de l'autre monde ne les recrache qu'après avoir réduit leur être à ce « *noyau de silence* » autour duquel ne cessent d'orbiter et de graviter les mystiques, dont l'écrivain affirme précisément qu'ils sont « *les grands renversés, les grands désarçonnés* ». L'auteur a dit à quelques reprises déjà comment il n'avait lui-même accédé à la parole véritable, à la parole authentiquement littéraire, qu'en mourant d'abord à la possibilité de parler et de communiquer, qu'en traversant l'épreuve du mutisme où deux épisodes d'autisme l'avaient plongé.

Ainsi, la création qui se veut originale, originelle, est-elle indissociable de ces états frontière, de ce passage à la limite que désigne le mot grec de *Nékhuia*. Ce n'est ni tout à fait la mort, ni tout à fait la vie, mais cet énigmatique entre-deux qui fait de chaque narrateur un revenant, de chaque écrivain un témoin de l'abysse — chaman chevauchant la ligne des mondes autour de laquelle les oppositions se résolvent, les contraires se conjoignent, où le dualisme (vie / mort, parole / silence, moi / monde) est transcendé : « *L'expérience de la Nékhuia, c'est : "À la fois il est mort, à la fois il est encore en vie"* ». Être désarçonné jette dans cet espace ou cet état éminemment paradoxal — « *ce trou vertigineux originnaire* » — où la pensée, prise de court, entrevoit furtivement les deux abîmes qui la bordent (naissance et mort) dans une sorte de court-circuit de la conscience oscillant à l'extrême limite du vertige, au seuil même de son évanouissement. Arraché au monde des formes, on est soudain catapulté dans l'univers des forces, traversé et transverbéré par elles. Alors, l'esprit n'est plus que *jaillissement, fontaine, geyser*.

OPHISTOTONIES

C'est la profession de foi vitaliste de l'écrivain qui court à travers tout le *Dernier Royaume* comme un fil rouge : l'écriture doit retrouver la spontanéité inhérente à la Nature, se mouler sur le caractère surgissant de la *phusis* dont on ne peut épouser le mouvement qu'en se laissant posséder sur le modèle de l'éruption volcanique, de la transe chamanique ou de l'étreinte érotique auxquelles Quignard ne cesse de revenir comme à des images souches, matricielles, incessamment ruminées et méditées. Il faut, pour parler comme les Orientaux, *chevaucher le tigre*, atteler la pensée à cette *pulsio* qui, au faite du désir, désarçonne les amants que l'atteinte de l'orgasme fait tomber à la renverse, dételant les corps au plus profond de l'union. « *Position d'extase : position de mort. C'est l'ophistotonie* ». C'est le mot savant que l'on emploie pour décrire la posture propre aux désarçonnés, qui est tout à la fois posture d'offrande, d'abandon et de terrassement dans l'effroi ou la volupté : tête et tronc violemment tordus sous le choc, bras tirés vers l'arrière. C'est, à bien y penser, la posture même du crucifié — tout entier offert, tout entier ouvert, livré à ce qui vient, suspendu entre jouissance et tristesse, espoir et désespoir, vie et mort.

ÉLOGE DE L'IMPRÉVISIBLE ET DE LA VIE SAUVAGE

Si la création s'enracine si souvent dans le choc ou la chute, dans l'accident qui fait événement, c'est que l'homme est si dépendant du programme, si fortement conditionné par la société et la langue, si puissamment déterminé par son histoire et son identité, qu'il faut que *quelque chose* l'arrache soudain à cette vie où il se laisse passivement conduire et guider, comme le cavalier rivé à son cheval, prisonnier volontaire de l'ornière. « *L'homme doit regagner l'imprévisible comme sa patrie. L'imprévisible, rien d'autre* ». C'est Lancelot qui, émergeant des eaux du lac sous lequel la fée l'a emmené et éduqué, tue son précepteur et part, sortant à jamais des sentiers battus, pour se mettre à errer, librement, loin au-delà des murs.

Mais bien peu d'hommes ont le courage et la volonté de renouer avec l'errance, de s'arracher à la horde, de s'émanciper de l'autorité des maîtres, de s'évader du transfert. L'homme du commun est à l'image du cheval qui, libre par nature, s'est laissé lier et

museler par le dompteur. Au cheval captif des rênes, Quignard oppose la souveraineté sauvage du cerf. Fugitif par principe, farouche jusqu'au fond de l'âme, il est le symbole même de l'insoumission — la « *non-domestication exhibée, le désarçonnement en personne* ». Comme lui, « *[il] faut savoir s'engager au cœur de la forêt* », « *savoir se perdre dans le vide* ». Aux cerfs incarnant la liberté au regard du monde animal répondent, au sein de l'humanité, les marginaux et les *apolis* : « *Chamanes de la Sibérie et du Japon ancien, errants taoïstes, gymnosophistes de l'Inde, ermites de Memphis, ascètes d'Héliopolis, thérapeutes d'Alexandrie, anachorètes romains, moines chrétiens, [...] lettrés* » — tous participent de cette « *tradition centrifuge* » dont l'écrivain tente de rendre compte et de témoigner, dans sa lutte à mort engagée contre l'esprit de système et l'instinct de grégarité.

Contrairement à ce que son étymologie suggère, la lecture — la lecture littéraire — telle que la conçoit Quignard ne consiste pas à lier ou relier (*legere*), mais à se déprendre des rets où le troupeau prend plaisir à bêler, confit dans l'enclos qui le castre avec sa bénédiction. On ne lit pas pour s'accorder à la communauté, mais pour « *collectionner les écarts* », faire provision d'évasion, chercher le trouble, être bousculé, désarçonné — être rendu à sa liberté par une parole véritablement renversante, piaffant d'impatience à l'égard de tout ce qui tente de la contenir dans les limites du raisonnable et de l'acceptable. « *Les lettrés [...] sont les hommes qui rompent la voie. Ils cisailent toutes les ficelles. Ils escaladent les vieux remparts du parc où ils sont enfermés quoi qu'on fasse pour les y retenir. Ils se hissent au-dessus des murs de la caserne. Ils se réensauvagent* ». Je comprends mieux tout à coup l'immense attrait qu'exercent sur moi les romans arthuriens et la matière de Bretagne, auxquels l'écrivain ne cesse lui-même de revenir comme à un port flottant librement dans la mer du temps. Tout y est. La chevauchée aux frontières de l'inconnu, la solitude souche, l'errance ravie, la quête infinie et l'aventure désarçonnante qui, au détour d'un sentier obscur, jette soudain dans la lumière native de l'autre monde. Ce ne sont pas des livres. Ce sont des forêts foisonnant de forces et de fièvre, retentissant de brames, de hennissements et d'hallalis, des grimoires giboyants pour apprendre à se réensauvager en compagnie des chevaux, des cerfs et des sangliers — dans la communauté des solitaires et des singuliers. ┘